Le Journal de Gouverneur Morris pendant la Révolution française. Tome premier (1789), texte traduit et annoté par Gérard Hugues, Genève, Droz, 2018, 451 p.

Olivier Aranda

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/3662>

DOI : 10.4000/lrf.3662

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Olivier Aranda, « *Le Journal de Gouverneur Morris pendant la Révolution française. Tome premier (1789)*, texte traduit et annoté par Gérard Hugues, Genève, Droz, 2018, 451 p. », *La Révolution française* [En ligne], 17 | 2020, mis en ligne le 24 février 2020, consulté le 20 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/3662> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lrf.3662>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2020.

© La Révolution française

Le Journal de Gouverneur Morris pendant la Révolution française. Tome premier (1789), texte traduit et annoté par Gérard Hugues, Genève, Droz, 2018, 451 p.

Olivier Aranda

- 1 « Le texte le plus intime et le plus original » sur la Révolution : c'est ainsi que Patrice Higuonnet décrit le *Journal* de Gouverneur Morris dans la préface de cette toute nouvelle édition¹. Et ce titre ne paraît pas usurpé tant on est frappé par la minutie mêlée de détachement avec laquelle Morris raconte son quotidien le plus personnel, jusques et y compris ses interactions avec les dames du Palais-Royal, à l'entrée du 3 juin 1789². Original aussi, bien sûr, car l'auteur est américain, mais pas de ceux que l'on connaît le mieux en France, ni d'ailleurs aux États-Unis. Il ne s'agit pas non plus du premier venu : père fondateur des États-Unis, membre du « Continental congress » en 1778, Gouverneur Morris (1752-1816) est un républicain conservateur, positionnement sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, à la notable exception près de son opposition frontale à l'esclavage, manifestée dès le premier congrès continental. Morris présente la spécificité d'avoir été un observateur continu de la Révolution française de 1789 à janvier 1793 à Paris même. D'abord appelé dans cette ville pour affaires, en lien avec celles de son frère Robert Morris, il y devient ministre des États-Unis à partir d'avril 1792. « Les affaires, la politique et les femmes », comme nous le dit encore Patrice Higuonnet, sont les centres d'intérêt majeurs que révèle son *Journal*³, mais le document se lit aussi, au-delà des multiples thématiques qu'il évoque, pour son style incisif, reflet d'un regard boulimique sur tout ce qui l'entoure, depuis ses aspects triviaux (les repas et l'état de santé de l'auteur sont abondamment évoqués) jusqu'à des considérations politiques et diplomatiques importantes.

- 2 C'est sans doute l'aspect politique, et parfois peu amène, de ses commentaires (Patrice Higonnet le considère « inutilement agressif⁴ ») qui vaut son relatif manque de notoriété à Morris, tout du moins en France, car il est des plus critiques vis-à-vis de son pays d'accueil et « se sent détenteur d'une légitimité suffisante pour prodiguer jugements et conseils et guider d'incorrigibles Français sur la voie de ce que l'on pourrait qualifier de révolution heureuse », comme le dit Gérard Hugues, spécialiste français de cette figure complexe⁵. C'est justement cet historien qui s'est chargé de la nouvelle traduction et de l'annotation de cette édition de source.

- 3 L'intérêt de celle-ci repose sur plusieurs aspects. Tout d'abord, l'édition est fondée sur un nouvel établissement rigoureux du texte effectué par Mélanie Miller, de l'université de Virginie, à partir du manuscrit original. Ainsi, la quasi intégralité du texte est disponible pour le lecteur, alors qu'il avait été en partie biffé par Gouverneur Morris lui-même ou sa veuve. Cette version tronquée avait été intégrée dans la première édition « complète » de 1939, qui se trouvait donc largement expurgée d'une partie des contenus intimistes et sexuels du *Journal*, qui constituent pourtant une bonne partie de son intérêt⁶. Comme dans l'édition de 1939, la correspondance de Gouverneur Morris a été intégrée au *Journal*, qui regroupe donc tous les documents de Morris conservés pour l'année 1789.

- 4 Deuxième point, il s'agit d'une nouvelle traduction qui est le fait de Gérard Hugues lui-même et qui vient heureusement remplacer la précédente d'Ernest Pariset, qui datait de 1901⁷. L'appareil de notes est d'une grande qualité. Chacun des nombreux personnages de la haute société dans laquelle évolue Morris est ainsi présenté efficacement et succinctement, de manière à ce que l'on s'oriente dans les salons parisiens de 1789, sans que les notes n'envahissent jamais plus de la moitié de la page. Chacun des individus très variés rencontrés par Gouverneur Morris est consigné dans un index des noms propres bienvenu, à même de permettre aux différents chercheurs d'enrichir une éventuelle prosopographie ou de ne consulter que les pages qui les intéressent dans cet imposant document. Plusieurs figures se prêtent à l'étude des réseaux internationaux, notamment Adèle de Flahaut, amante et compagne de rien de moins que Talleyrand, Gouverneur Morris et du futur Louis-Philippe puis épouse du comte de Souza Botelho, et sur laquelle nous reviendrons. La forme même de l'ouvrage invite à sélectionner les journées les plus intéressantes de l'année passée par Morris : il ne s'agit pas en effet d'un ouvrage littéraire, mais d'une écriture quotidienne et descriptive où les phrases nominales abondent, avec une organisation similaire de chaque entrée, décrivant ses activités, rythmée par les dîners et soupers de Morris, et terminée invariablement par une description lapidaire de la météo de la journée.

- 5 L'année 1789 de Gouverneur Morris est marquée par plusieurs rencontres et voyages qui la structurent. La rencontre avec Adèle de Flahaut en juin 1789 est fondatrice, car sa relation avec celle-ci prend de plus en plus de place dans le *Journal*. Cela n'empêche pas Morris de partir en voyage à Londres pendant plus d'un mois, après cette rencontre, ce qui nous prive d'un témoignage sur l'ambiance à Paris pendant tout le mois d'août. Morris part en effet de Paris le 30 juillet, et revient d'Angleterre le 13 septembre. Ce voyage est l'occasion pour Morris d'exercer son regard aiguisé. À l'aller, il remarque : « Alors que nous nous approchons de l'Angleterre je constate que la culture du trèfle est plus développée⁸. » On sait le rôle fondamental de cette culture dans les progrès agricoles du XVIII^e siècle. Au retour, ce sont des scènes de chasse très politiques qui retiennent son attention, du fait de la généralisation toute neuve de ce droit (le 11

août). Ainsi un chasseur de Condé croisé sur la route trouve « qu'il n'est pas bien du tout que tout le monde a le droit de chasser » ; mais Morris, devant des chasseurs à pied, plus près de Paris, fait cette remarque : « Nous rencontrons des gens qui sont allés à la chasse avec des bâtons et chacun a tué un lièvre [...] je suppose qu'il y aura ce soir une grande fête où tout le monde s'accordera pour dire que la liberté vaut bien quelque chose »⁹.

- 6 Ce côté touche-à-tout de Morris montre comment cette source est à même d'enrichir des travaux sur les thèmes les plus variés, de l'histoire économique et financière (les banquiers Le Coulteux étant des personnages centraux du *Journal*), et jusqu'à l'histoire navale, le ministre La Luzerne revenant fréquemment dans ces pages¹⁰. On constate l'ambition marquée de Kersaint dans le domaine naval, celui-ci se voyant déjà ministre : « Je demande à Kersaint quel est l'homme le mieux placé dans ce royaume pour devenir ministre de la Marine de guerre. Il me dit que ce sera Marignan son beau-frère, ou lui-même¹¹. » Mais, comme l'a bien remarqué Gérard Hugues, ce journal est bien, avant tout, une pièce à verser au dossier des révolutions atlantiques et aux limites du concept. Morris se situe politiquement dans une zone grise qui le rend justement intéressant pour qui veut aller au-delà des poncifs sur l'amitié franco-américaine, et donc comprendre et prendre à bras-le-corps l'immense déception française vis-à-vis des Américains pendant la Révolution française, qui va jusqu'à mener au bord du conflit ouvert en 1798, seulement vingt ans après le premier traité d'alliance franco-américain. Morris est une figure moins confortable et rassurante qu'un Benjamin Franklin ou un Thomas Paine, mais de ce fait aussi plus intéressante pour comprendre cette évolution. Persuadé de l'existence d'une essence différente entre les Américains et les Français, dont il souligne à Washington « l'inconstance [...] si intimement mêlée au sang, à la moelle et à l'essence même de ce peuple¹² », il garde un esprit très critique sur les premiers développements de la révolution. Par la suite, comme le dit Patrice Higonnet, « les massacres de septembre 1792 l'horrifièrent¹³ », et il bascule dans une défiance de plus en plus grande vis-à-vis de la France, comme une bonne partie de l'opinion américaine. La publication des tomes suivants de ce *Journal* permettra certainement d'offrir à la communauté des chercheurs en France le matériau pour une étude plus systématique de la dégradation des relations commerciales franco-américaines, notamment avec la signature du *Jay Treaty* entre la Grande-Bretagne et les États-Unis le 19 novembre 1794, où ces puissances s'accordent mutuellement le statut de nation la plus favorisée, sur lequel l'opinion de Morris doit être des plus intéressante et informée.
- 7 Comment expliquer donc cette défiance vis-à-vis de la France, alors que Gouverneur Morris s'était révélé un chaud partisan de la Révolution américaine seulement quelques années auparavant ? Justement par son positionnement de républicain conservateur, position classique aux États-Unis, mais qui reste largement oxymorique pendant presque un siècle en France. Le *Journal* exprime cette position sans ambiguïté. Morris a les mots d'un républicain : ainsi à sa première rencontre avec le duc d'Orléans, il note, non sans malice, qu'« au cours de la conversation, son altesse royale condescend à échanger avec le simple mortel que je suis¹⁴ ». Et pourtant, quelques jours plus tard seulement, Morris se rit du projet d'extinction de l'aristocratie du même duc d'Orléans¹⁵. L'auteur est donc bien « un partisan de l'ordre établi¹⁶ », selon les mots de Patrice Higonnet, et n'en est pas moins républicain pour autant.

- 8 L'édition de ce journal est donc un outil majeur pour les renouvellements historiographiques en cours, en histoire atlantique et en histoire sociale, mais sur bien d'autres sujets encore, comme l'histoire des animaux, qui ont une place importante dans l'ouvrage. Ainsi, aux pages 127 et 128, à l'entrée du 19 mai 1789, Morris consacre une pleine page aux soins accordés au chien de Madame de la Suze : « Elle est plongée dans un grand désespoir car son petit chien est très malade. La pauvre bête souffre depuis très longtemps¹⁷. » Ces remarques, qu'on aurait pu seulement utiliser comme illustration de la déconnexion des élites sociales à l'entrée en Révolution, prennent une toute autre résonance avec l'ouverture de ce nouveau chantier. Notons aussi sur ce thème l'étonnant poème qu'écrit Morris lors d'un retour de Versailles, le 5 mars 1789 :

Un cocher conduisait à tombeau ouvert,
Car de filer dans Paris vilains sont plus que fiers.
Dans l'épaisse vapeur de la nuit,
Voit d'un faible falot la lumière qui luit.
Quelque créature se débat dans l'allée
Bientôt piétinée du sabot du coursier,
Ensuite luttant contre sa propre peur
Des roues du chariot il éprouve les heurts.
Vaurien ! s'exclame alors le comte en colère,
Arrêtez, oh là garde ! Bougez, pied à terre !
La loi, par Dieu, vous mènera au gibet.
Au commissaire : il a occis mon bidet !
Seigneur, réplique le pauvre cocher :
Humblement je vous prie de me pardonner,
Eussé-je su que gisait là votre destrier,
J'aurais tout mis en œuvre pour l'éviter.
Mais par Saint-Jacques, qu'il me pardonne,
Je pensais que ce n'était qu'un homme.¹⁸

- 9 À l'intersection entre question sociale et animale, ce type de passage peut constituer un parfait appoint pour le chercheur.
- 10 Bien sûr, ce journal peut être aussi un apport intéressant sur des thématiques plus classiques, souvent illustrées avec esprit par Morris. Ainsi, sur l'impiété des élites sociales à la veille de la Révolution, l'entrée datée du 11 juin est marquante, avec un récit de messe des plus édifiants : « Après le petit-déjeuner, nous allons écouter la messe dans la chapelle. Dans la tribune se trouvent un évêque, un abbé, la duchesse, ses dames de compagnie et quelques-uns de ses amis. Madame de Chastellux est agenouillée en bas. Nous sommes distraits par les farces que font M. De Ségur et M. de Cubières, à l'aide de bougies glissées dans la poche de plusieurs hommes, y compris l'évêque, et qui sont allumées pendant qu'ils sont occupés à autre chose, car il y a du feu à la tribune, pour le grand plaisir des spectateurs. Immense déferlement de rires. La duchesse conserve autant de dignité que possible. Ce doit être une scène édifiante pour les domestiques assis en face de nous ainsi que les villageois en prière en dessous¹⁹. » L'auteur du *Journal* est en effet pleinement intégré aux sphères les plus élevées de la société. Il se trouve en conséquence témoin de plusieurs journées clés de la Révolution, ainsi l'ouverture des États-Généraux. Son récit est des plus précieux, notamment de par sa qualité d'étranger, qui ressort nettement, notamment face aux huées que subit Marie-Antoinette : « La reine pleure, ou semble pleurer mais il n'est pas une voix qui s'élève pour lui exprimer de la sympathie. Sans doute ferais je entendre la mienne si j'étais français, mais je n'ai pas le droit d'exprimer mon sentiment²⁰. » Morris ne se départit jamais de cette position surplombante d'observateur extérieur, essentialisant

sans cesse son pays d'accueil et ses habitants. C'est surtout le cas en ce qui concerne le rapport aux femmes, comme le montre d'ailleurs justement cette sollicitude de l'auteur du *Journal* pour Marie-Antoinette, reflet de son intérêt pour les femmes en général. Cela était déjà perceptible la veille : « Je ne puis m'empêcher d'éprouver l'humiliation que subit la pauvre reine car je ne vois en elle que la femme²¹. »

- 11 A n'en pas douter, dans sa vision essentialiste, la France est, pour l'auteur, « le pays de la femme²² » ; mais peut-être cette remarque nous en apprend-elle plus sur lui-même que sur la France de 1789. Reste que l'ouvrage est une source importante pour l'histoire du genre. Les femmes, et surtout Adèle de Flahaut, prennent en effet une place très importante dans le quotidien de Morris. En la matière, la petite histoire croise souvent la grande, au risque même de la masquer. En effet, à l'entrée du 6 octobre 1789, Morris ne fait qu'évoquer rapidement la marche des femmes sur Versailles au profit d'un long récit de son entrevue avec Adèle de Flahaut, ce jour-là, autour d'hypothétiques épousailles²³. Les jours suivants sont rythmés par les entrevues de Morris et Adèle de Flahaut, en présence ou non de Talleyrand, l'autre amant de cette dernière. Le récit de la journée du 8 octobre, relevé par Patrice Higuonnet, laisse voir de manière très nette, et même crue, le rôle politique joué par les femmes par l'intermédiaire des salons et des discussions privées : « À onze heures, je reçois un billet de madame de Flahaut ; l'évêque [Talleyrand] vient d'arriver et désire me voir. Je me rends au Louvre. Capellis s'y trouve. Madame nous prend à part, l'évêque et moi, ce qui n'est pas sans étonner Capellis. Nous discutons assez longuement de la formation d'un futur gouvernement. [...] Après qu'il nous quitte [Talleyrand], nous revenons sur des bribes de conversation et terminons en amants ce que nous avons entamé en politiciens. Le temps a été mauvais et pluvieux²⁴. » Au delà de cet exemple, Morris fréquente de nombreux salons, comme celui de madame de Chastellux, ou même de madame de Staël, tenu par des femmes ou en présence d'un grand nombre de celles-ci. C'est aussi avec Adèle de Flahaut qu'il se rend à l'assemblée nationale constituante pour écouter les discussions de finances, dans lesquelles il a un intérêt du fait de ses affaires.
- 12 Cette visite du 26 septembre est l'occasion pour Morris de commentaires intéressants sur cette assemblée en plus d'être une source sur le public des tribunes. Dans un état d'esprit critique vis-à-vis des mentalités françaises, Morris ne manque pas de souligner ce qui lui déplaît : « Petite affaire des cadeaux à l'assemblée, appelée donc du patriotisme, plus exactement sacrifices à la vanité. » L'esprit comptable, anglo-saxon, de Morris s'offusque de ce qui lui paraît être un mélange des genres : « Ils font appel au patriotisme pour obtenir des subsides, mais dans les affaires d'argent ils devraient se soucier de l'intérêt. Ils ne devraient jamais admettre qu'existe ici ou là un manque de ressources qui rende nécessaire l'aide patriotique²⁵. » L'ambiance bruyante de l'assemblée n'est pas non plus de son goût : « Il y a beaucoup de débats enflammés sur divers sujets, pour peu qu'une telle dispute soit digne d'être appelée débat²⁶. » On comprend mieux à cette lecture comment les événements postérieurs de la Révolution l'ont définitivement aliéné à la France.
- 13 En somme, cette nouvelle édition est plus que bienvenue par le soin apporté à la présentation d'un texte complet mis à la disposition de la communauté des chercheurs. Cet intérêt pour le « deuxième cercle » des pères fondateurs américains et leurs relations avec la France montre un approfondissement pertinent de l'historiographie atlantique, et ouvre la voie à des chantiers novateurs et stimulants, comme celui de la redécouverte des actrices de la Révolution française. L'éclectisme du propos en fait une

source intéressante pour de nombreux historiens et justifie une nouvelle édition de qualité. On retiendra de cette lecture l'importance considérable du monde des salons parisiens, qui vient confirmer une fois de plus à quel point la Révolution est un phénomène ancré dans le XVIII^e siècle.

- ¹⁴ On ne peut qu'attendre avec impatience la publication des volumes du *Journal* correspondant aux années d'accélération du flot de la Révolution, notamment 1793, moment où les témoignages d'étrangers sur la Révolution française se raréfient, en particulier lorsqu'ils sont hostiles à celle-ci, et où justement le monde des élites dans lequel évoluait Morris tend à s'effacer.

NOTES

1. Gouverneur MORRIS et Gérard HUGUES, *Le Journal de Gouverneur Morris pendant la Révolution française. Tome premier (1789)*, Genève, Droz, 2018, p. 24. L'ouvrage, objet de ce compte rendu, sera ensuite désigné dans les notes par le terme *Journal*.
2. « Du haut de sa fenêtre, une dame m'invite à lui rendre visite et je me précipite à l'étage, mais un contact plus étroit me convainc que sa santé porte les marques d'une attention trop forte portée aux besoins physiques de ses contemporains. », *Journal*, *op. cit.*, p. 154.
3. *Journal*, *op. cit.*, p. 19.
4. *Journal*, *op. cit.*, p. 10.
5. Gérard HUGUES, « Gouverneur Morris ou les ambiguïtés de l'universalisme révolutionnaire », XVII-XVIII [En ligne], 69 | 2012, mis en ligne le 15 juillet 2016, consulté le 16 mars 2019.
6. *Journal*, *op. cit.*, p. 26.
7. Gérard HUGUES, « Gouverneur Morris ou les ambiguïtés de l'universalisme révolutionnaire », XVII-XVIII, 69 | 2012, *op.cit.*
- Journal*, *op. cit.*, p. 26.
8. Entrée du 31 juillet 1789, *Journal*, *op. cit.*, p. 229.
9. Entrée du 13 septembre 1789, *Journal*, *op. cit.*, p. 282 et 283.
10. *Journal*, *op. cit.*, p. 19.
11. Entrée du 2 octobre 1789, *Journal*, *op. cit.*, p. 309.
12. *Journal*, *op. cit.*, p. 102.
13. *Journal*, *op. cit.*, p. 16.
14. Entrée du 5 mars 1789, *Journal*, *op. cit.*, p. 36.
15. Entrée du 16 mars 1789, *Journal*, *op. cit.*, p. 44.
16. *Journal*, *op. cit.*, p. 14.
17. Entrée du 19 mai 1789, *Journal*, *op. cit.*, p. 127 et 128.
18. Entrée du 5 mars 1789, *Journal*, *op. cit.*, p. 36 et 37.
19. Entrée du 11 juin 1789, *Journal*, *op. cit.*, p. 162 et 163.
20. Entrée du 5 mai 1789, *Journal*, *op. cit.*, p. 110 et 111.
21. Entrée du 4 mai 1789, *Journal*, *op. cit.*, p. 109.
22. *Journal*, *op. cit.*, p. 19.
23. *Journal*, *op. cit.*, p. 315.
24. *Journal*, *op. cit.*, p. 320.
25. *Journal*, *op. cit.*, p. 299.

26. *Journal*, *op. cit.*, p. 300.

AUTEUR

OLIVIER ARANDA

Doctorant en histoire

IHRF-IHMC

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne